

MAURICE ROLLINAT

POÈTE ET MUSICIEN DE L'ÉPOUVANTE



Rollinat, c'est une légende. Les légendes sont salutaires. Encore doivent-elles remplir fidèlement leur mission, qui n'est pas de faire grimacer un cadavre dans ses bandes-lettes, mais de rendre la réalité plus réelle et la vie plus vivante, en les enveloppant dans ce suaire de poésie qui est le corps glorieux de la vérité.

A l'heure où va se fixer, pour longtemps peut-être dans le bronze et dans les mémoires, la figure du poète des *Névroses* (1), à l'un de ces moments comptés par la destinée, où l'on révisé le bilan d'une œuvre et les titres d'un écrivain disparu, il importe de ne pas laisser déformer ses traits par l'ignorance et la caricature injurieuse.

Rollinat, à l'époque où je le fréquentais à Fresselines, eut beau renier l'outrance macabre ou le naturalisme excessif de certaines pièces de jeunesse, il n'en est pas moins resté, pour le public, et pour la critique qui ne lit pas, l'auteur de la *Belle Fromagère*, de l'*Enterré vif* et

(1) Nous venons d'inaugurer à Fresselines, le 16 avril, le buste de Rollinat, dû au sculpteur Paul Surtel. Le mois prochain on élèvera à Châteauroux un autre buste, œuvre de Georges Lorin. Celui-ci est malheureusement discutable. Enfin, à la même époque et dans la même ville s'ouvrira, par les soins de M. Paul Thibault, une exposition Rollinat.

Je ne puis songer à donner ici une bibliographie complète. Qu'il me suffise de signaler l'œuvre scrupuleuse d'Émile Vinchon : *La Vie de Maurice Rollinat* (rééditée et augmentée, chez Laboureur, Issoudun 1909) qui est la source de beaucoup la plus sûre et la plus complète. — Du même auteur : *L'œuvre littéraire de Maurice Rollinat* (Laboureur, Issoudun). — *La Musique de Maurice Rollinat* (D. Masse, Le Blanc.)

Consulter aussi : Joseph Pierre : *Le Vrat Rollinat* (Messein) Hugues Lapaire, *Rollinat Poète et Musicien* (Melloité) et la brochure très suggestive de Madame Judith Cladel, *Maurice Rollinat (Portraits d'hier*, 15 juin 1910).

du *Rondeau du Guillotiné*. N'en déplaie à ces exécuteurs empressés qui s'en tiennent encore à l'attirail du nécromancien, aux linceuls, aux tibias et aux têtes de morts, Rollinat était d'une autre trempe que le cabotin sinistre qu'ils s'obstinent à nous présenter. Qu'il ait été un vrai souffrant, une âme fière, ennemie de toute bassesse, il suffit pour s'en convaincre d'écouter les témoins de sa vie (2), ou même de regarder dans tels croquis de Fernand Maillaud ce beau visage de lion triste. Quant à son œuvre, débarrassée de ses longueurs et de ses fautes, elle offrira, j'en suis sûr, à ceux qui consentiront à l'aborder, la révélation d'un art original, d'une poésie tragique et profondément humaine.

§

A la veille de la publication des *Névroses*, en 1882, le jeune poète, arrivé de son Berry natal, n'a publié qu'un recueil de vers bucoliques, *Dans les Brandes* (3). On y entend déjà tinter quelques notes caractéristiques, mais le public n'a pas été touché. Par contre Rollinat brille dans les petits cénacles excentriques, aux Hydropathes, au Chat-Noir, où s'est affirmée d'un seul coup son étrange personnalité. Epris de sensations rares et violentes, on le voit errer dans les lieux sinistres, les morgues, les hôpitaux et les cimetières, à la recherche des spectacles d'horreur et de désolation; il cueille les fleurs vénéneuses de Paris et les assemble en un ténébreux bouquet. Au piano il improvise une musique fougueuse, en marge de tous les Conservatoires, en révolte contre toutes les traditions. Il compte des amis fervents, des admirateurs passionnés : Edmond Haraucourt, Raoul Lafagette, Charles Cros, Ch. Frémine, Léon Cladel, Coquelin cadet, Félicien Rops, d'autres encore.

Evidemment, il y a chez cet inconnu quelque chose de

(2) Léon Daudet, par exemple, qui vient de venger magistralement Rollinat (*Action française*, 19 janvier 1939).

(3) Œuvres de Maurice Rollinat : (chez Fasquelle) POÉSIES : *Dans les Brandes* (1877), *Les Névroses* (1883), *L'Abîme* (1886), *La Nature* (1892), *Les Apparitions* (1896), *Paysages et Paysans* (1899), *Les Bêtes* (posth., 1911). PROSE : *En errant* (1903), *Ruminations* (posth., 1904), *Mélange*, *Fin d'œuvre* (posth., 1925). MUSIQUE : édit. Hengel & Cie.

troublant qui tranche sur la médiocrité bourgeoise de cette fin de siècle, une puissance qui subjugué, un charme insolite qui ressemble à un envoûtement. Comment analyser cette singulière attirance? J'ai entendu chanter Rollinat : voilà trente-cinq ans que cette voix s'est éteinte, et je ressens encore comme autrefois la blessure aiguë qu'elle m'a creusée au plus vif de l'âme. Aucun art ne m'a donné ce frisson, venu du poème, du chant, du geste, du regard, de ce délire communicatif, qui vous arrachait à vous-même et vous faisait entrer de force dans le tourbillon d'une danse sacrée. Je le sais : tous les témoins de ces magnifiques orgies spirituelles sont marqués comme moi d'une obsession inguérissable. A ce signe nous nous reconnaissons pour frères.

Beau, « d'une beauté mâle, incisive, sans mollesse et sans artifice » (4); « les cheveux annelés, un peu à la façon des cheveux-serpents d'une tête de Gorgone, l'œil à l'enchâssement mystérieusement profond, des yeux ombreux d'une sibylle dans une peinture de Michel-Ange (5); « tout cela flambe et se transfigure, quand il est saisi par ces trois mains de la poésie, de la musique et de la mimique (6) ». Toutes les nuances des sentiments qu'il exprime passent alors sur ses traits comme les reflets d'une torche. La bouche crispée, le masque d'une pâleur tragique, lorsqu'il darde sur l'auditeur ses effluves d'un autre monde, « les plus sceptiques, et les plus gouailleurs ne savent plus rire de tout un soir (7) ». « Il vous magnétise, dit Mme Gabrielle Delzant, comme le ferait une gerbe de fleurs trop odorantes. »

Il suffisait que la chance vint favoriser ces dons étonnants, « voisins du génie (8) » pour que d'un jour à l'autre, Rollinat devint célèbre. Elle se présenta sous la forme d'une invitation à dîner chez Sarah Bernhardt. Le lendemain, l'article retentissant d'Albert Wolf dans le *Figaro* mit le nom de Rollinat sur toutes les bouches.

(4) Judith Cladel.

(5) Journal des Goncourt.

(6) Barbey d'Aureville.

(7) Edmond Haraucourt.

(8) Léon Daudet.

Là-dessus parurent les *Névroses*. Ce fut un triomphe. Les salons s'arrachèrent le poète. Chaque soir des coupés somptueux vinrent l'emporter vers des soirées mondaines dont il fut la gloire. Hugo, Leconte de Lisle et Renan l'applaudirent. Il est l'idole de la mode, la passion des femmes, le phénix de la capitale. « Il jette à l'ombre tous les poètes actuels (9). »

Qu'il n'ait pas alors, par entraînement, forcé le ton, je n'oserais l'affirmer; mais c'était chez lui presque innocent. Tout au plus, pourrait-on l'accuser d'une certaine complaisance à cultiver des états d'âme qui faisaient à la fois son plaisir et son tourment, et auxquels il était voué par la fatalité de sa nature. Au dire de ceux qui l'ont le mieux connu, le vrai secret de sa puissance, c'était sa sincérité. Le diabolisme dont il ensorcelait les autres, il en était d'abord possédé.

« Dans une société où tout le monde est en scène, ce fut lui, le doux naïf, qui fut accusé de cabotinage (10). »

« Il se prêtait à quiconque voulait bien regarder en lui; on n'avait qu'à se pencher pour voir,... il ne résistait à personne et se livrait à tous; mais parce qu'il se donnait si aisément, on jugea qu'il se produisait (11). »

Personne, hormis des envieux intéressés au mensonge, n'a mis en doute la droiture de son caractère, son dédain altier de l'argent et de la réclame. Remarquons-le : ses frères d'armes et ses amis (il en reste encore quelques-uns) sont tous des incorruptibles, qui ne transigent pas sur la conscience de l'écrivain. Léon Bloy, Hello, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel, Carrière, Rodin, Edmond Haraucourt, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Léon Daudet, Octave Uzanne, voilà ses pairs et ses répondants. Il en a un autre, c'est sa pauvreté. Le succès l'a tout juste délivré de ses fonctions de bureaucrate à la mairie du VII^e arrondissement, mais il reste dans la gêne... Mme Delzant nous le montre habitant une chambre unique, sans meubles, sans rideaux, et recevant là ses

(9) Barbey d'Aurevilly.

(10) Gustave Geffroy.

(11) Edmond Haraucourt.

amis, chaque semaine, avec des verres d'eau pure pour rafraîchissement.

Sollicité de se faire entendre à prix d'or dans des tournées à l'étranger, il refuse avec hauteur cette servitude :

Ma dignité et ma santé, écrit-il à sa mère, s'opposent à des acrobaties de ce genre. Je ne suis pas un acteur de profession et je ne prostituerai jamais sur un tréteau la pudeur et le respect que je dois à mon Art, essentiellement sauvage et philosophique. (*En Errant.*)

Il fait plus. Après un court moment de griserie, il mesure soudain la vanité du succès, le néant des caresses de la mode. Il se sent très las, dépaycé dans un monde artificiel et sans âme, abimé de regret et de nostalgie, meurtri par le sentiment amer d'une déchéance. C'est ici que se place « l'heure d'héroïsme » dont a parlé Lucien Descaves. En pleine vogue, il tourne le dos à Paris, et va se réfugier incognito avec sa compagne dans un bourg perdu de la Marche, « chez les peupliers et les bœufs ». Sauf un ou deux voyages, très brefs, vers la capitale, il ne quittera plus désormais sa solitude mélancolique; il assistera volontairement à la tombée lente de l'oubli, à l'enterrement de sa renommée.

C'est là dans ce hameau farouche de Fresselines, suspendu sur les deux Creuses comme un nid à la fourche de deux branches, que j'ai connu Rollinat dans les dernières années de sa vie. En 1894, lorsque Fernand Maillaud, le grand peintre de la vie profonde (12), y fixa son séjour d'été, où quelques années plus tard, lorsque je pris l'habitude de partager son logis, les ruines de Crozant attiraient déjà des curieux, un groupe d'artistes, Monet, Guillaumin et plusieurs autres, prenaient alors pension chez le père Lépinat et parfois, en guise d'écots, illustraient ses salles de leurs paysages; mais Fresselines était ignorée; seuls quelques aventuriers intrépides, l'impressionniste Detroy, le peintre suédois Osterlind, le mu-

(12) On lui doit un beau portrait de Remy de Gourmont, qui disait de lui, à ce propos : « Lui seul m'a fait reconnaissable, tout en me faisant presque charmant. »

sicien d'Ageni, Boiry, Bernard Naudin hanté d'épopées, goûtaient une hospitalité un peu poussiéreuse chez Mme Ballenecker, l'hôtelière du village, dont le sourire ambigu évoquait pour Rollinat « une odalisque inquiétante ».

Dès la première rencontre, Mallaud et Rollinat furent amis; à des signes infailibles, ces deux grands passionnés s'étaient reconnus pour frères et s'étaient voué une indissoluble affection. Nous passions alors presque toutes nos soirées à « la Pougé » où Rollinat réclamait sans cesse sa présence. A quelque distance du bourg, dont les rumeurs étaient encore trop fortes pour ses nerfs, c'était une maison basse de paysan, sans étage, couverte d'un long toit brun comme un capuchon, tapie près d'une petite lande désolée et bossue où rampaient des herbes maigres; dans les creux du terrain luisaient des mares chagrines qui, sèches en été, laissaient apparaître leurs fond de vase. A deux cents mètres, une auberge isolée. Au delà, c'était la route infinie et la silhouette des châtaigniers dans le ciel.

Je garde en mon souvenir la vision exacte et poignante de ces lieux si chers, et maintenant profanés. Derrière la clôture, un minuscule jardinet avec un puits s'abrite sous un vieux cerisier. Une vigne et des rosiers s'accrochent au mur et enlacent de leurs bras les contrevents verts. Voici la pierre usée du seuil. A gauche, c'est le petit salon où tant de fois j'écoutais, remué jusqu'aux entrailles, Rollinat chanter au piano. Il s'y enferme, tandis que Cécile écarte à l'entour tous les bruits; de la route, en marchant sur la pointe des pieds, je l'entends composer *La Tombe Rose*.

Derrière, une ouche s'étendait avec des pommiers; Rollinat descendait à la Creuse pêcher et rêver, par le chemin creux qui la longe et qui sent l'humus et la fraîcheur. Jamais il ne traversait le village. Je revois encore sa grande huppelande de berger, ses sabots et sa pipe, son œil bleu d'acier, sa moustache tombante, son masque douloureux et grave qui soudain se détendait pour l'accueil en un sourire d'une suprême bonté. Si cette ombre est

quelque part, c'est autour de ce logis sans doute, sous cet humble toit dévasté, où sur la place du village, près de l'étrange église, surmontée d'un clocher en éteignoir où il tenait l'orgue les jours de fête, où Rodin a fixé son image, où s'élève maintenant le buste pathétique qu'a sculpté de lui Paul Surtel.

Ceux qui ont connu de près ce Rollinat paysan, savent combien il différait du portrait auquel on s'est habitué. Dans l'intimité, il montrait parfois une cocasse gaité; il était alors si enfant que personne ne résistait à ses drôleries. Mais avant tout, Rollinat était un tendre, il avait un immense besoin de se sentir aimé. Il était rempli de pitié pour toutes les souffrances. Il aimait d'une tendresse franciscaine les êtres simples et près de la nature, les chiens et les chats dont il s'entourait, jusqu'aux petits poissons qu'il rejetait à la rivière après les avoir baisés sur le museau, jusqu'au crapaud familier qui venait manger dans une écuelle. Jamais Rollinat ne consentait à tuer une araignée ou un moucheron. « J'espère, disait-il, qu'au jour du jugement, quand mes fautes seront pesées, les bonnes bêtes que j'ai secourues plaideront pour moi. »

§

Ce n'est pas la faute d'un poète si sa muse l'entraîne vers les lieux tristes de l'âme et si son oreille est plus sensible aux murmures de l'ombre qu'à la chanson de la lumière. Rollinat, penché sur notre gouffre intérieur, y cueille des fleurs souffrantes, mais dont nous reconnaissons les mornes parfums. Comme son livre célèbre des *Névroses*, son inspiration tout entière s'ouvre sur le spectacle de nos vanités, sur le refrain amer de l'*Écclésiaste*, et se ferme par un *De Profundis* qui est un appel désespéré au secours divin. Entre ces deux bornes, il n'y a place que pour une recherche sans fin et une interrogation sans réponse.

La terreur de Rollinat, a dit Léon Bloy, est faite comme son âme et son génie, c'est-à-dire pleine de désirs et pleine de larmes, très mystique et très humble, à la façon des Premiers

coupables dans les fresques naïves des Primitifs. Il ne voit pas de but à une chienne d'existence qui finit si mal et éclate de douleur (13).

Qu'on relise le prélude des *Névroses*, grave comme un chant d'église :

Crachant au monde qu'il effleure
Sa bourdonnante vanité,
L'homme est un moucheron d'une heure
Qui veut pomper l'éternité :
C'est un corps jouisseur qui souffre,
Un esprit ailé qui se tord :
C'est le brin d'herbe au bord du gouffre
Avant la Mort.

Puis, la main froide et violette,
Il pince et ramène ses draps
Sans pouvoir dire qu'il halète,
Etreint par d'invisibles bras.
Et dans son cœur qui s'enténèbre,
Il entend siffler le remord
Comme une vipère funèbre
Pendant la Mort.

Enfin, l'homme se décompose,
S'émiette et se consume tout.
Le vent déterre cette chose
Et l'éparpille on ne sait où.
Et le dérisoire fantôme,
L'oubli, vient, s'accroupit et dort
Sur cette mémoire d'atome
Après la Mort!

Toute l'œuvre de Rollinat est ainsi hantée par la fatalité du crime et du malheur. En particulier, dans ce grand livre profond, *l'Abîme*, qui fait penser à Vigny et qui serait presque le dernier mot du désespoir et du néant s'il n'était ennobli par les larmes, le poète, bourreau de son âme, la scrute d'un regard impitoyable et méticuleux, la dépouille de tous ses voiles et la montre, grelottante et nue, rongée par la « vermine du péché ».

(13) *Propos d'un entrepreneur de démolitions.*

Mordue par tous les vices, assiégée par toutes les tentations, livrée aux inconstances de l'amitié et de l'amour, elle est la victime de tous les hasards, la proie de tous les appétits. L'intérêt, le mensonge, la colère l'égarent; la femme, « avec ses ondoiements de couleuvre et d'oiseau », n'est que l'instrument de la luxure fascinatrice; l'ennui enfin, le « vieux roi des douleurs », n'apaise un instant ses angoisses que pour, sournoisement, l'enliser dans ses marécages.

Mais Rollinat mérite de rester, par dessus tout, le poète de l'épouvante. Même dans ces jardins des supplices qu'on rencontre en parcourant les *Névroses* et les *Apparitions*, même dans ce Musée des horreurs qu'il compose avec un peu trop de soin en vue d'ahurir le bourgeois, tout n'est pas artificiel. Son tort est d'avoir poussé parfois jusqu'à la caricature un sentiment qui chez lui n'a jamais cessé d'être sincère et qui constitue un des grands thèmes lyriques de l'humanité. Le grand vertige de la peur, c'est un sujet qu'il a presque seul abordé et magistralement, avant Verhaeren par exemple, qui l'admirait et qui, à n'en pas douter, a subi son influence directe quand il a écrit les *Soirs*, *Les Apparitions dans mes Chemins*, *Les Campagnes hallucinées* (14).

Ce n'est pas chez Rollinat pose vulgaire, c'est un mal profond. Et, poussé jusqu'au paroxysme, c'est en même temps le surgissement effréné d'un des vieux instincts de notre nature, le cri de l'angoisse éternelle, la crainte de l'Ombre.

Comme Baudelaire, à qui on l'a maladroitement comparé, Rollinat subit l'effroi et l'attraction de l'abîme, l'aspiration du gouffre; il entend résonner en lui l'appel des « notes infernales ». Il suppute les maladies menaçantes, le poison embusqué dans les cuisines, le venin distillé par la plante et par l'animal. Par une sorte de pressentiment affreux, il devine les affres du fou, de l'enragé, jusqu'aux tortures épouvantables du cadavre.

Mais il est une sorte de crainte que Baudelaire ignore,

(14 Je me propose de montrer un jour cette filiation.

parce que sa muse, essentiellement citadine, ne se hasarde guère à la campagne. Il est certain frisson qui vient de la nature et du secret langage des choses, qui vous saisit dans le silence des nuits claires, dans l'obscurité des chemins creux, dans « l'inconnu des chambres vides » ; une peur mystérieuse qui émane de certains aspects des paysages, de certaines attitudes étranges des bêtes. C'est le monstrueux des choses, plus poignant parfois que le cauchemar. Les légendes populaires ne sont que la grossière matérialisation de cette crainte, profondément humaine, devant un inconnu redoutable qui s'exprime par le fantastique.

Rollinat connaît le mystère des pas, des chuchotements et des regards. Il sonde « la conspiration de la matière ». Bien avant les surréalistes, qui l'ignorent, il subit d'étranges hallucinations provoquées par la contemplation presque hypnotique de certaines parties du corps : les dents, les lèvres, les yeux dont soudain il ne « voit plus que les trous » ; il a curieusement peint l'attraction de la « Dame en cire » et le sourire pervers de la Joconde :

Le mystère infini de la beauté mauvaise
S'exhale en tapinois de ce portrait sorcier
Dont les yeux scrutateurs sont plus froids que l'acier,
Plus doux que le velours et plus chauds que la braise.

C'est le mal ténébreux, le mal que rien n'apaise ;
C'est le vampire humain savant et carnassier
Qui fascine les cœurs pour les supplicier
Et qui laisse un poison sur la bouche qu'il baise.

Cet infernal portrait m'a frappé de stupeur,
Et depuis, à travers ma fièvre ou ma torpeur,
Je sens poindre, au plus creux de ma pensée intime,

Le sourire indécis de la femme-serpent ;
Et toujours mon regard y flotte et s'y suspend
Comme un brouillard peureux au-dessus d'un abîme.

(NÉVROSES.)

Il se défie de l'armoire et de l'horloge, qui prennent des airs singuliers dans la pénombre ; il épie les rideaux, prêts à bouger tout seuls sur leurs tringles.

La nature même, qu'il a si amoureusement chantée, ne lui offre qu'un précaire asile. Il se laisse prendre parfois à son charme et à ses consolations :

Sois béni, vert printemps, si cher aux cœurs blessés.

Il y cherche un « refuge », une protection contre le magnétisme des villles, ses « cœurs bourbeux », ses courtisanes, ses phthisies, contre l'imposture et l'artifice, chers au poète des *Fleurs du Mal*. En face du dandy, il reste un simple. Il note avec une grâce exquise les gestes de la petite faune campagnarde, observe, à la façon de La Fontaine, le jeune lapin, la sauterelle, le liseron et la pâquerette, la bonne jument, les nuages,

Et l'arbre extasié tout près de s'assoupir,
Et les toits, exhalant leurs vaporeux soupir
Qui les rejoint dans une ascension ravie.

Une lente familiarité avec la nature lui a donné ce regard patient, curieux, incisif, presque sorcier, du paysan, qui se découvre avec les choses une confuse parenté et les sent vivre d'une vie secrète. Mais s'il tire parfois de cette sympathie quelque apaisement, le plus souvent elle ne fait que confirmer ses tristesses et que renforcer ses chagrins.

Par les grands espaces moroses
Où vous confrontez en rêvant,
Votre figure de vivant
Avec la figure des choses,

par les grandes côtes lépreuses et hantées d'aspics, par les sentiers rocailleux de la Creuse et ses mystérieux sous-bois, il reste prisonnier du lugubre et du fantastique des choses. Il entend le vent plein de colère,

Elément fantôme, ondoyant,
Impalpable, invisible, ayant
La soudaineté, le fuyant,
Toutes les forces,
Tous les volumes, tous les poids,
Tous les touchers, toutes les voix,
Toutes les fougues, à la fois
Droites et torses.

Il voit les mares plates et chagrines stagner comme des remords, les rocs grimacer, les saules convulsés se tordre; il contemple avec effroi l'échevèlement de la ronce :

...Car à la fin les vieilles haies
A force d'avoir vu tant de piétons bourbeux,
D'ânes et de moutons, de vaches et de bœufs,
Ont, comme les très vieux visages,
Pris un air fantômal, prophétique, assoupi,
Qui sur le chemin neuf et le mur recrépi
Jette un reflet des anciens âges.

Il écoute le cri de l'aiglon, « le grincement de la pierre qui souffre ». D'un œil halluciné, il surveille « l'assombrissement des campagnes. »

Et dès que le hibou circule
Le cauchemar lui prend la main.

Certes, l'art de Rollinat a ses lacunes qu'il ne faut pas taire. Je ne suis pas de ceux qui pensent servir la mémoire d'un poète par un panégyrique abusif. L'œuvre de celui-ci comporte un vaste déchet. Il n'évite ni la puérité, ni le mauvais goût. Insatiable de détails, ses descriptions tournent à des inventaires curieux, mais lassants. Son tort, à mon avis, c'est d'avoir résisté à la grâce et de contraindre, dans une forme trop volontaire, l'élan d'un tumultueux génie. Mais ses dons sont admirables. Il tient le cliché en exécution.

Il raffine encor l'impalpable,
Paroxyse le suraigu.

Et cette luxuriance ne va pas sans désordre et sans gaucheries. Il faut écarter les ronces, déblayer la rocaille. On l'a fait pour d'autres, pour Diderot, Nerval et Vigny. Et ici, l'effort en vaudrait la peine. Il dégagerait une construction d'une richesse abrupte et barbare, comme celle de Huysmans et de Léon Bloy, une langue puissante, maçonnée de gemmes rares, de granits et de métaux, où l'œil, fatigué du banal, rencontre partout la surprise d'une perpétuelle création.

§

« Le jour où ma musique se conformerait aux règles du Conservatoire, disait Rollinat, elle ne signifierait plus rien. » Les gens de métier, pour la plupart, ne lui ont pas pardonné tant d'impertinence; par déformation professionnelle, ils guettent l'incorrection comme l'inquisiteur guette l'hérésie, et finissent, à leur insu, par ne plus pouvoir considérer que la mécanique et l'habileté de leur algèbre. Ce sont de bons théologiens qui, sans s'en douter, ont perdu la foi.

Il est bien possible que la musique de Rollinat soit remplie de dissonances, de maladresses techniques, et que ses mélodies manquent de composition. Admettons même, comme je le crois, qu'à certains moments où l'inspiration faiblit, on soit choqué par des trous et par des faiblesses ennuyeuses. Ce serait grave sans doute, dans des exercices d'école. Ces défaillances ne comptent presque pour rien dans une œuvre de génie.

Il faut bien, en effet, oser ce mot, lorsqu'il s'agit de Rollinat, puisque c'est là sa seule et sa suffisante défense. Rollinat ignorait à peu près tout de l'harmonie classique. Il lui fallait un « écrivain » pour traduire lisiblement sur la page blanche ces cascades de bruits indociles qui s'élançaient de ses mains enchantées. Mais il avait pour lui cet instinct supérieur qui dispense de toutes les rhétoriques, ce sens direct de la vérité et de l'expression, qui est, en face du talent, ce que l'amour est au calcul, c'est-à-dire, comme dirait Pascal, une puissance d'un autre ordre.

Rollinat n'est pas un architecte des sons. Il ne considère pas la musique comme une science ni comme une fin. Rollinat est un poète, qui a senti l'insuffisance de la parole et qui lui ajoute, par la musique, les prolongements de l'ineffable. C'est dans un certain sens la conception de Wagner (15). Mieux encore, c'est celle de la chanson populaire et du plain-chant dont il est souvent

(15) De ceux que G. Millandy appelle les poètes mélodistes. (*Au service de la Chanson.*)

si voisin. Il a donné à la poésie une dimension de plus. Le vers et la mélodie fondus forment ensemble une parole plus complète, une diction exaspérée.

Que cet art sauvage, proche parent des bruits de la nature, du soupir et du cri humain, ne soit plus, à proprement parler, de la musique, c'est une question pour moi tout à fait secondaire. Il est un fait indéniable, contre lequel les docteurs ne peuvent rien. C'est que tous ceux qui ont écouté sans parti-pris ces accents prodigieux, « déroulement linéaire et sonore des mouvements de l'âme », ont gardé le souvenir d'un coup de foudre, d'une révélation subite de l'homme et de la nature dans ce qu'ils offrent de plus intime et de plus poignant. Cas unique en effet, Rollinat qui a gardé la spontanéité et la sincérité d'un primitif, n'ignore rien du raffinement de nos sensibilités modernes. En marge de toutes les conventions, il s'est créé un vocabulaire instinctif, une langue imprévue, absolument impersonnelle, qui va plus loin qu'aucune autre dans la traduction du mystère et de l'épouvante.

Je ne sais, disait Goncourt, quelle est sa valeur près des musiciens, mais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète... C'est comme un coup de fouet à tout ce qu'il y a de littéraire en vous...

§

On le croyait guéri : lui-même, du fond de son asile campagnard laissait glisser de sa plume des strophes plus apaisées. Il disait :

La routine de la Nature,
Sa bonne résignation,
M'ont guéri de l'obsession
De la funèbre pourriture.

A force de remplir mes yeux
Les lointains, les couchants, les cieux,
M'ont infusé leur paix profonde.

Et je ne fais pas autrement,
Que de pratiquer en l'aimant
L'ennui des arbres et de l'onde.

Mais le « mauvais œil » n'avait pas lâché sa victime. La fin tragique de sa compagne, qu'on crut mordue par un chien enragé, le frappa au cœur. Abattu, vieilli, assiégé de pressentiments funèbres, il tente de se tuer, et finit, quelques mois après, le 26 octobre 1903, dans une clinique d'Ivry, non pas fou, comme on l'a dit, car sa pensée resta toujours lucide, mais vaincu par un marasme psychologique profond, contre lequel, dit le docteur Moreau de Tours, « les ressources médicales sont impuissantes ».

Ainsi finit, par une mort en accord avec son existence et avec son œuvre, Rollinat, poète sorcier qui

...allait, écoutant aux portes
De la Tombe et de l'Inconnu.

Ce grand visionnaire, plongeant ses regards jusqu'au creux le plus extrême et le plus vertigineux des sensations, illumine par des éclairs farouches un paysage inexploré, étrange et pourtant réel. Grâce à lui, ces marais de l'âme ont trouvé leur voyageur. Nous avons eu nos aigles, nos rossignols et nos colombes. Il nous manquait ce cygne noir, ce pèlerin des ténèbres.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.